

SOCIOLOGIE ET DÉMOGRAPHIE

Institut national d'études démographiques | « Population »

2006/1 Vol. 61 | pages 17 à 27

ISSN 0032-4663

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-population-2006-1-page-17.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Institut national d'études démographiques.

© Institut national d'études démographiques. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

SOCIOLOGIE ET DÉMOGRAPHIE

C'est en grande partie pour des raisons contingentes de développement historique que la sociologie et la démographie présentent l'isolement et l'indifférence dans lesquels nous voyons souvent ces deux sciences s'enfermer mutuellement. Qu'on se souvienne du sens du vocable *δῆμος*. Le « dème » c'est le pays, c'est la terre habitée par un peuple. C'est aussi ce peuple lui-même, ethniquement défini. Et c'est encore le groupe politique, l'ensemble des nationaux, autant que, dans l'Athènes antique, une circonscription définie de ce groupe. La notion de société, sous-tend, en grec, les différentes significations de *δῆμος*. Rien, dans le mot même de « statistique », ne prédestinait cette science à être autre chose que la branche politique des études sociologiques. C'est aussi accidentellement que la démographie, à s'en fier aux dérivations verbales, n'est pas devenue l'équivalent correctement formé de l'hybride greco-latine sociologie.

Peu importent ici les conséquences qu'on en pourra tirer sur la précarité des discussions étymologiques et de leurs conclusions. Les difficultés qu'on éprouve dans la ségrégation sémantique des vocables concernant les recherches sur l'homme, apportent un enseignement autrement important. C'est que les diverses branches de la science de l'homme, nées pluralistiquement en des temps où, quoi qu'on en pense, les préoccupations synthétiques et les possibilités de vues d'ensemble étaient moins qu'actuellement, sont étroitement interdépendantes. L'examen des rapports de la sociologie et de la démographie ne démentira pas cette proposition.

I

Le magistral ouvrage, intitulé *Recent social trends* (1)*, qui fait le point de la situation sociale des Etats-Unis aux environs de 1930 et auquel un grand nombre des meilleurs sociologues américains contribuèrent, s'ouvre, de la main des démographes THOMSON et WHELPTON, par les lignes suivantes :

« Les êtres humains sont le facteur primaire de l'évolution sociale. Les taux d'accroissement de la population, sa distribution géographique et les proportions dans lesquelles elle se partage entre les villes et les campagnes, ses origines raciales et nationales, la proportion des catégories d'âges, de sexes, d'états civils, tout cela aide à déterminer la vitesse et le sens de l'évolution passée et future. En enquêtant sur les récents changements sociaux aux Etats-Unis, il convient de commencer par ces facteurs de base que sont les naissances, les décès et le nombre des habitants. Avec cette connaissance précise présente à l'esprit, nous comprendrons mieux l'évolution des Américains dans leurs manières d'assurer leur existence, d'être sensibles aux différentes valeurs, de se critiquer eux-mêmes, de craindre et d'espérer au sujet de l'avenir. » (2)

Il est toujours bon, sans doute, de rappeler aux sociologues l'importance des données démographiques. Mais déjà ces précurseurs de la sociologie que sont PLATON et ARISTOTE avaient su montrer par leur exemple qu'une alliance est indispensable de la science de la société et de celle de la population. Avec minutie ils ont réglé dans leur plan d'une cité idéale, la quantité et la qualité de la population (*Répub.* V, *Lois* V et VI, *Polit.* II). La grande affaire est de déterminer l'optimum de la population et ensuite de prendre toutes mesures afin d'empêcher les variations de ce nombre :

ἴν οὐκάστα διασώζωσι τὸν αὐτὸν ἀριθμὸν τῶν ἀνδρῶν
(*Rép.* V, 460 a); mesures qui n'excluent ni les procédés anti-conceptionnels, ni l'infanticide, ni l'émigration; et nous savons par ARISTOTE que déjà HIPPODAMOS de MILET et PHIDON de CORINTHE avaient conçu une réglementation analogue.

Les préoccupations démographiques des Anciens en matière sociale sont surtout relatives aux incidences économiques et militaires. Ces incidences ne sont pas les seules. SOROKIN l'a

* Voir en page 89 les références bibliographiques par ordre de numéros.

montré en cherchant à mettre de l'ordre dans les théories des sociologues modernes (3). Selon Adolphe COSTE, le chiffre atteint par la population influera sur le pouvoir national et le progrès de la civilisation, sur la division du travail selon DURKHEIM et KOVALEVSKY, sur la prospérité économique selon d'AVENEL, GINI, et les théoriciens de l'optimum de population, sur l'évolution du langage selon CARLI, sur l'idéologie politique selon BOUGLÉ, et SOROKIN cite encore d'autres exemples.

Parmi les sociologues français contemporains, celui qui a conçu le plus clairement le genre de contribution que les données démographiques de base peuvent apporter aux recherches sociologiques, est probablement le regretté Maurice HALBWACHS. Formé à l'école de DURKHEIM, qui voulait que les réalités sociales fussent étudiées « comme des choses », et par là « devait attribuer une importance particulière à ce qui, dans les sociétés, emprunte davantage les caractères des choses physiques : étendue, nombre, densité, mouvement, aspects quantitatifs, tout ce qui peut être mesuré et compté » (4), ami du sociologue économètre SIMIAND et spécialiste lui-même de la statistique et du calcul des probabilités (5), HALBWACHS a sans doute fait plus qu'aucun autre dans notre pays pour rapprocher et coordonner la sociologie et la démographie.

Dans son petit livre intitulé *Morphologie sociale* (6), un des derniers qu'il ait publiés, HALBWACHS étudie précisément les points de contact de ces deux sciences. Qu'il s'agisse de morphologie religieuse, politique, économique, les situations sociales et leur évolution sont étroitement associées à l'état démographique de la société ou même largement conditionnées par lui au départ. En ce qui concerne la religion, par exemple, les schèmes conceptuels de la démographie s'adaptent immédiatement à la description de la vie religieuse. On peut concevoir des recensements des fidèles, des cartes de haute ou de basse religiosité, des répartitions démographiques par âges et sexes. A l'intérieur d'une ville, on peut établir l'écologie du fait religieux comme du fait de population. Les mouvements de la population religieuse, par naissances religieuses (baptêmes) ou décès (au moins provisoires) sont la réplique des mouvements naturels. Indépendamment de ce parallélisme, déjà bien instructif en lui-même, on constate de plus que la démographie réagit sur les faits religieux. L'isolement d'un groupe lui permet de s'agglomérer autour de son église. La désagrégation du groupe social à l'inté-

rieur des grandes villes produit un effet contraire immédiatement observable. Chez les Esquimo, qui mènent une vie concentrée l'hiver, dispersée l'été, l'intensité de la vie religieuse est bien plus grande dans le premier état que dans le second. Le succès du christianisme à ses origines a été facilité par le volume et la cohésion des populations pauvres des grandes villes à qui il s'adressait. Sa croissance a dépendu de l'augmentation de la population par ses conquêtes et ses poussées de natalité. Les formes politiques se greffent de même sur les faits de la population. HALBWACHS rappelle judicieusement la remarque de DURKHEIM, pour nous limiter à un exemple : si la justice civile a pris le pas, dans les états civilisés, sur la justice pénale qui prédomine dans les sociétés plus frustes, c'est que l'accroissement de la population a différencié les intérêts, les travaux, les services, les situations, a rendu plus intenses et plus fréquents les rapports civils. Enfin, les multiples aspects de la vie économique auxquels la sociologie s'intéresse, ne sont pas moins liés à la démographie. Le volume de la population règle l'offre de la main-d'œuvre, la demande des produits. Le développement inégal des différentes classes tient dans sa dépendance, et l'importance relative des diverses industries, industries alimentaires et industries de luxe, par exemple, et les prix atteints par ces diverses marchandises. On trouvera dans le livre de HALBWACHS un exposé nuancé et convaincant de cette dépendance dans laquelle la morphologie sociale au sens large est tenue par les faits démographiques.

Mais le nombre, la distribution, la composition des habitants d'un pays n'*informe* pas seulement la structure sociologique. La démographie pose des problèmes à l'action sociale, il y a des inadaptations sociales dont les causes sont démographiques. La surpopulation orientale, comme la dépopulation de la plupart des nations d'Occident, se répercute sur les modes de vie, aussi bien culturels que matériels. Le fait de la concentration urbaine, en apparence essentiellement démographique, a justifié le développement de toute une branche presque autonome de la sociologie, la sociologie urbaine. La composition spécifique de la population en classes d'âges n'a pas moins d'importance. Le vieillissement de la population retentira non seulement sur la situation économique et professionnelle, mais aussi dans le domaine culturel et politique. Il n'est pas exagéré de dire que la démographie commande dans une large mesure la vie sociale et que tout sociologue devrait se doubler d'un démographe.

II

HALBWACHS s'est demandé comment les faits démographiques exercent cette influence sociale. Ce n'est pas, répond-il, comme une détermination externe, comme une sorte de force physique; c'est par la signification qu'ils prennent dans les consciences plus ou moins claires des membres du corps social : « Les formes matérielles de la société agissent sur elle, non point en vertu d'une contrainte physique, comme un corps agirait sur un autre corps, mais par la conscience que nous prenons, en tant que membres d'un groupe qui perçoivent son volume, sa structure physique, ses mouvements dans l'espace. Il y a là un genre de pensée ou de perception collective qu'on pourrait appeler une donnée immédiate de la conscience sociale, qui tranche sur toutes les autres, et qui n'a pas encore été suffisamment aperçue par les sociologues. » (7)

Mais si les phénomènes de population doivent l'efficace de leur action sociologique à cette propriété d'être aperçus par la conscience du groupe, c'est qu'ils sont déjà en eux-mêmes des phénomènes humains, c'est que au delà de leur détermination matérielle, ils sont significatifs, ils sont chargés de sens. Qu'un corps tombe en chute libre dans le vide, il n'y a rien là qui comporte une pensée ou une intention. On aura suffisamment rendu compte de ce fait quand on l'aura expliqué, c'est-à-dire quand on aura explicité les conditions de sa chute. On dira qu'il parcourt des espaces proportionnels aux carrés des temps mis à les parcourir, et si on le veut, on rattachera cette loi de la chute libre à quelque théorie générale, telle que l'équation fondamentale de la mécanique. Il n'en va pas de même d'un fait de population. La nuptialité, par exemple, n'est pas dans la seule dépendance d'un fait biologique de maturité sexuelle. Selon les peuples, selon les civilisations, selon les classes, l'âge de la nubilité légale ou usuelle précède l'âge de la puberté ou retarde sur lui, dans des proportions parfois considérables. Le mariage possède une signification sociale, la nuptialité est un phénomène humain qui doit être compris.

Dès le niveau méthodologique de leur conceptualisation, les faits démographiques relèvent donc de la sociologie. En fait, il est inutile de donner cette recommandation aux spécialistes de la population. Quelque matériels en apparence que soient les faits dont ils s'occupent, ils admettent bien implicitement que

les naissances et les décès, les mariages, les distributions des âges et des sexes, les migrations intérieures ou externes non seulement se répercutent socialement, mais même, dans leur essence, sont chargées de signification sociologique. Seulement cette admission est trop souvent semi-consciente. La raison en est, en partie, que les observations démographiques sont recueillies dans un cadre national à l'intérieur duquel cette signification ne varie guère. HALBWACHS a raison de rappeler cependant que par exemple l'équilibre des sexes n'est pas dû à des causes seulement organiques. Il pourrait être rompu dans des sociétés où il ne recevrait pas une acceptation sociale totale, et où se pratiqueraient des infanticides sélectifs. De même la distribution des âges est réglée par une intervention sociale. Pour que l'équilibre que nous connaissons se maintienne, il faut que la société insère son action modératrice dans la concurrence des plus faibles et des plus forts, des jeunes et des vieux avec les travailleurs dans la force de l'âge. L'allongement de la vie moyenne ne dépend pas seulement des progrès de l'hygiène et de la médecine, il indique encore moins une modification de la nature biologique de l'homme. Il est conditionné, au moins en partie, par un respect croissant de la valeur de l'existence individuelle, plus ou moins répandu dans les communautés nationales et dans les groupes économico-sociaux, manifesté plus ou moins intensément dans les démarches curatives ou préventives des individus et des collectivités. Le caractère psycho-social des faits de natalité est plus patent encore. On reviendra ultérieurement sur ce dernier phénomène. En attendant, il faut noter que les faits démographiques, qui peuvent apparaître de prime abord comme aussi matériels que, disons, les données de la géologie, sont tout chargés de signification sociale et appartiennent, pour leur définition et leur interprétation, au champ de la sociologie.

Cette mise au point n'est pas seulement académique. Dans son article « Demography » de l'*Encyclopedia of the social sciences*, WOLF définit la démographie comme « l'analyse numérique de la situation et du mouvement de la population humaine, y compris les énumérations des recensements et l'état civil, et toute analyse statistique quantitative en général qui peut être faite de la situation et du mouvement de la population sur la base des données fondamentales des recensements et de l'état civil ». La démographie dans cette définition apparaît étroitement liée aux recensements et à l'organisation de l'état civil, et son domaine semble se limiter à leurs données, qu'elle a seule-

ment la charge d'étudier quantitativement. Or ces opérations de dénombrement sont des opérations administratives, s'exerçant dans les limites des circonscriptions administratives. Le résultat est d'imposer aux analyses démographiques les mêmes cadres. Ces cadres, hautement artificiels dans bien des cas, masquent l'allure réelle des phénomènes de population dans la mesure où ceux-ci sont liés à des conditions sociologiques ou culturelles indépendantes des divisions administratives.

Par exemple, l'hypothèse de RAVENSTEIN sur les modalités des migrations intérieures comporte, entre autres éléments, que le déplacement d'un individu se fait par bonds limités, du village à la petite ville voisine, de celle-ci à une plus grande, et ne le conduit dans le grand centre urbain qu'en fin de processus (8). Dans l'état actuel des données, il est à peu près impossible de vérifier cette théorie. Les recensements les mieux faits ne tiennent compte en général que des grandes circonscriptions de naissance des individus, et négligent les déplacements intermédiaires. De même, il paraît établi, dans la plupart des pays où l'étude a pu être entreprise, que la natalité rurale est supérieure à la natalité urbaine. Dans l'état actuel des documents français, qui sont présentés seulement par départements, il est impossible de vérifier ce fait. D'une manière générale, l'opposition sociologique si importante de l'habitat urbain et de l'habitat rural, et qui a des répercussions si importantes pour les faits démographiques, natalité, mortalité, nuptialité, divorces, distribution des sexes et des âges, ne peut pour ainsi dire jamais être appréciée parce que les faits sont présentés par départements, sans décomposition par habitat.

La délimitation des localités urbaines est d'ailleurs un problème difficile à résoudre, et qui est, lui aussi, de nature au moins partiellement sociologique. Dans ses préparatifs pour le recensement de 1930, le *Bureau of census* américain invitait les villes de plus de 50.000 habitants à dresser une carte de leur territoire englobant des localités qui répondraient, parmi d'autres, aux conditions suivantes :

« banlieue n'ayant pas moins de 10 % de sa population active se rendant quotidiennement à la ville centrale;... zone recevant les journaux quotidiens de la ville centrale par les soins des livreurs propres de ces journaux ;... zone de résidence de personnes faisant partie de clubs

mondains et sportifs ayant leur siège dans la ville centrale ;... zone d'activité des sociétés immobilières de la région environnante... » (9).

Clairement, ces critères sont de nature économico-sociologique.

Au delà des limites mêmes de la cité métropolitaine, d'autre part, il existe une zone d'influence de cette cité qui fait sentir son action sur les phénomènes démographiques aussi bien que sur tout autre phénomène social. THOMPSON a établi, en étudiant le voisinage de 16 agglomérations urbaines, que, pour 9 d'entre elles, le taux de fécondité dans les localités rurales croissait en raison inverse de la distance de la localité à la ville principale (10). Les Américains, très avertis de ces faits, s'évertuent depuis plus de quinze ans, à découvrir un découpage régional de leur pays qui, indépendamment de toutes divisions administratives ou politiques, permettent de présenter les faits dans le cadre socio-logique et économique qui leur convient. Un des premiers efforts est l'*Atlas of wholesale grocery territories* (Atlas des épiceries en gros) établi en 1927 par le bureau américain du Commerce intérieur et extérieur, sur des bases purement économiques. Plusieurs tentatives ultérieures choisissent comme principal critère la circulation des journaux métropolitains (11) et le découpage est cette fois de nature nettement culturelle.

Le cadre des phénomènes démographiques n'est toutefois pas seulement régional, c'est-à-dire géographique. Les données des recensements américains prouvent que la natalité n'est pas seulement fonction de l'habitat. Elle varie encore avec l'origine nationale, la profession. Dans toutes les catégories d'habitat, les taux de natalité des étrangers de naissance sont plus élevés que ceux des Américains d'origine, aux trois recensements de 1910, 1920, 1930. Dans les localités rurales, de quelque origine que soit la population analysée, ceux qui sont employés dans l'agriculture présentent les taux les plus élevés (12). La sociologie apporte ainsi à la démographie une contribution importante. En analysant par ses propres méthodes les conditions dans lesquelles varient les phénomènes démographiques, elle permet une décomposition meilleure de l'ensemble que devront analyser les démographes. Elle prépare les cadres qui recevront les données de la science de la population.

III

La démographie n'aurait pas à demander ses cadres à la sociologie si les faits sociaux ne contribuaient pas, par réciprocité d'action, à conditionner les faits de population. Ils contribueront également, en conséquence, à y apporter des explications. Un exemple très frappant est celui de la natalité. Il est certainement simpliste de voir, dans la natalité, comme l'ont fait certains, un phénomène essentiellement biologique. Il n'est sans doute même pas suffisant d'y voir un phénomène économique.

On a pu établir l'existence d'une relation inverse entre le taux des revenus et le taux net de reproduction (13); on a même montré que l'association inverse découverte dans le passé entre le niveau socio-professionnel et la fécondité (14), semblait devenue beaucoup moins importante que la relation fécondité-ressources, sauf aux niveaux économiques les plus bas (15). Mais, d'abord, à cette relation même on a trouvé des exceptions, notamment en Suède (16). Ceci tendrait à montrer le rôle du facteur national et à tout le moins appelle une discussion. Surtout cette relation inverse, qui paraît devoir être retenue dans la généralité des cas, n'établit pas l'influence des facteurs économiques sur la natalité. Elle indique au contraire l'existence de processus étrangers aux considérations économiques. Si la restriction des naissances était conditionnée économiquement, par le désir d'échapper aux charges que les enfants imposent, on devrait trouver que les plus pauvres sont ceux qui font les plus grands efforts pour éviter l'enfant. Dans les conditions où elle est observée, dire que la relation économico-démographique est causale est simplement absurde.

En réalité, cette relation accompagne seulement d'autres processus, qui ne sont pas économiques mais sociologiques. Quels sont ces processus? Il est impossible, dans l'état actuel des recherches et des connaissances de prétendre en rendre un compte exhaustif et adéquat. Il n'est même pas possible de proposer des interprétations partielles mais définitives. Quelques observations, cependant, qu'on trouvera peut-être assez impressionnantes, apportent des éléments provisoires de solution. Une étude de BURGESS et COTTRELL sur un échantillonnage de familles appartenant à la classe moyenne, a révélé que les couples les mieux adaptés à notre civilisation ont tendance à avoir

moins d'enfants (17). D'un autre côté, certaines observations cliniques tendent à suggérer que, aux niveaux socio-économiques inférieurs, il se produit parfois une sorte de phénomène de *compensation*, par lequel la possession d'une nombreuse famille entre en balance, dans l'équilibre socio-psychologique des parents, avec leur faillite économico-sociale (18). Il est possible qu'il faille rechercher dans la structure même du milieu de civilisation, dont le sociologue est le témoin dans les sociétés occidentales, l'explication de la baisse, temporaire ou durable, de la fécondité. La civilisation que nous connaissons, et qui trouve son apogée dans la vie urbaine, met l'accent sur l'esprit de concurrence individuelle et sur le développement et le succès de la personne. L'esprit familial se renferme clairement dans un univers de valeurs totalement différent. Or, il apparaît bien que toutes les classes qui présentent les taux de natalité les plus bas, sont précisément celles qui participent au plus haut degré à cette civilisation industrialiste, urbanisée et individualiste. Un premier cas est celui des classes dirigeantes, très peu fécondes, qui jouissent pleinement, culturellement et matériellement, de cette civilisation. Un autre cas, plus tragique, est celui des travailleurs à cols blancs, de l'*intelligentsia*, qui se prolétarise de plus en plus et qui lutte désespérément pour maintenir son niveau de civilisation. C'est dans les rangs de cette classe que, de toutes manières, les démographes peuvent se convaincre que le problème de la natalité relève sans doute au moins autant de la sociologie que de l'économique ou de la biologie.

D'une manière générale, les faits démographiques, comme l'ensemble des phénomènes humains, doivent être interprétés comme le résultat du double processus général de compétition et de coopération, caractéristique de la lutte pour la vie. Qu'il s'agisse d'accroissement, de diminution, de migration ou de composition de la population, ce sera toujours à ces processus qu'il faudra se référer. Ce qui paraît chaotique, irrationnel, donné, dans les phénomènes de population, n'est tel que par manque de référence à ces concepts fondamentaux. Comme tels, certes, ils sont trop généraux et trop larges. Il faut descendre au détail. Il faut entreprendre des études écologiques, rechercher la distribution des faits humains, dans des cadres non pas seulement géographiques, mais sociaux également. L'écologie humaine, science de la distribution, à la limite de la science de la population et de la science des phénomènes sociaux, est le pont tout indiqué entre ces deux branches du savoir. L'école de

Chicago, notamment, a rendu, en ce sens, d'inappréciables services. Il nous est temps, sans doute, de rattraper notre retard en conjuguant les efforts des démographes et des sociologues.

Jean STOETZEL.

RÉFÉRENCES

- (1) *Recent social trends in the United States*, Report of the President's Committee on social trends. New York, 1933. 2 vol.
- (2) *Recent social trends*, ch. I, p. 1.
- (3) P.A. SOROKIN, *Les théories sociologiques contemporaines*, trad. par R. VERRIER. Paris, 1938.
- (4) M. HALBWACHS, *Morphologie sociale*. Paris, 1938. p. 5.
- (5) M. FRECHET et M. HALBWACHS, *Le calcul des probabilités à la portée de tous*. Paris, 1924. *La théorie de l'homme moyen, essai sur Quételet et la statistique morale*. Paris, 1913.
- (6) Cf. note (4).
- (7) *Morphologie sociale*, p. 201.
- (8) E.G. RAVENSTEIN, *The laws of migration*, Journal of the Royal statistical Society. 1885.
- (9) *Methods of procedure in defining metropolitan districts*, Civic development Department of the United States Chamber of Commerce, instructions rométypées ; cité par MacKENZIE, *The rise of metropolitan communities*, ap. *Recent social trends*, p. 453.
- (10) Warren S. THOMPSON, *Population statistics*, *Urban Data*. 1937. p. 21-23.
- (11) MacKENZIE, *The rise of metropolitan communities*, p. 453 (carte basée sur des recherches étendues de PARK et NEWCOMB); National Resources Committee, *Regional Factors in National Planning*. 1935. p. 158.
- (12) National Resources Committee, *Problems of a changing population*, *Statistical supplement*. 1937.
- (13) D.F. KARPIKOS et C.V. KISER, *The differential fertility and potential rates of growth of various income and educational classes of urban population in the United States*, Milbank Memorial Fund Quarterly. 1939.
- (14) Edgar SYDENTSTRICKER et Frank W. NOTESTEIN, *Differential fertility according to social class*, Journal of the American Statistical Association. 1930.
- (15) C.V. KISER, *Intra-group differences in birth rates of married women*, Milbank Memorial Fund Quarterly. 1941.
- (16) K.A. EDIN, *The birth rate changes*, *Eugenics Review*, 1929. K.A. EDIN, *The fertility of the social classes in Stockholm in the years 1919-1929*, ap. *Problems of population*, G.H.L.F. Pitt-Rivers ed., London. 1932.
- (17) L.S. COTTRELL, Jr. *Research in the causes of variations in fertility: social psychological aspects*. American Sociological Review. 1937.
- (18) Kimball YOUNG, *Sociology, A study of society and culture*, New-York. 1942. p. 319-320.
- (19) John W. INNIS, *Class birth rates in England and Wales*, 1921-1931, Milbank Memorial Fund Quarterly. 1941.